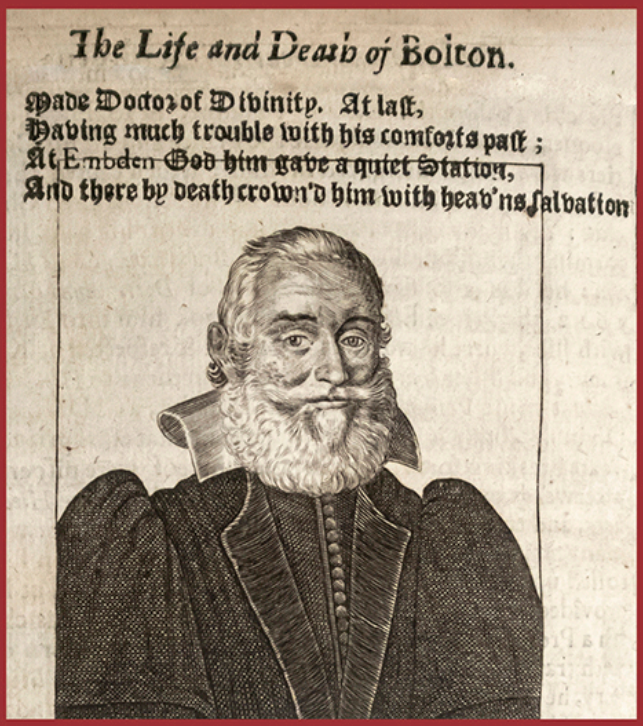
Agrégation

ANGLAIS

Émergence et transformations du puritanisme en Angleterre 1559-1642



Sous la direction de
Cyril SELZNER

ellipses

Introduction : Qui sont les puritains ?

Cyril Selzner

The Character of a Puritane

Quand John Geree brosse en 1646 le portrait du « puritain anglais » dans *The Character of an old English Puritane, or Non-Conformist*, il en parle au passé, non sans une pointe d'idéalisation nostalgique :

> The Old English Puritane was such an one, that honoured God above all, and under God gave everyone his due. His first care was to serve God, and therein he did not what was good in his own, but in Gods sight, making the word of God the rule of his worship. He highly esteemed order in the House of God, but would not under colour of that submit to superstititous rites […]. He reverenced Authority keeping within its sphaere: but durst not under pretence of subjection to the higher powers, worship God after the traditions of men. He made conscience of all Gods ordinances […]. He was much in praier; with it he began, and closed the day. In it he was exercised in his closet, family, and publike assembly. He accounted preaching as necessary now as in the Primitive Church […]. He was a man of good spirituall appetite, and could not be contented with one meal a day. An afternoon Sermon did relish as well to him as one in the morning. He was not satisfied with praiers without preaching: which if it were wanting at home, he would seek abroad. […] His first care was in the examination of himself: yet as an act of office or charity, he had an eye on others. […] He thought God had left a rule in his word for discipline, and that Aristocraticall by Elders, not Monarchicall by Bishops, not Democraticall by the people. […] The corruptions that were in Churches he thought his duty to bewaile, with endeavours of amendment: yet would he not separate, where he might partake in the worship, and not in the corruption. […] His whole life he accounted a warfare, wherein Christ was his Captain, his arms, praiers and tears.[1]

1. John Geree, *The Character of an old English Puritane, or Non-Conformist*, Londres, 1646, p. 1-6. Dans les citations de cette introduction, ni l'orthographe ni la capitalisation ni la ponctuation (y compris dans les titres) n'ont été modernisées, afin de préserver la saveur des mots et du rythme propres à

Le puritain présenté ici est (ou était), on le comprend bien, un homme particulièrement pieux et dévot, autrement dit un « ***godly***[1] », et donc un chrétien sérieux, « *desiring in all things to expresse gravity* » (p. 6). Par « homme », Geree entend tout naturellement l'être humain de sexe masculin, voire le père de famille qui traite sa maisonnée comme une Église en miniature dont il serait comme le pasteur : « *His family he endeavoured to make a Church, both in regard of persons and exercises, admitting none into it but such as feared God, and labouring that those that were born in it, might be born again to God*[2]. » Ce chrétien militant est aussi, comme Geree n'a pas besoin de le préciser, un protestant engagé, un de ces « protestants pratiquants » (« *practising protestants* ») comme son confrère Joseph Bentham définissait pour sa part les puritains dans *The Saints Societie* en 1636, insinuant au passage que la plupart des membres de l'Église établie pourraient bien n'avoir de « protestants » que le nom[3].

On le comprend aussi en filigrane à la lecture de Geree, tous ces protestants anglais ne manifestent pas le même degré de sérieux ni la même constance que les puritains, loin s'en faut. Ne faut-il pas sans cesse leur rappeler le commandement pourtant explicite du décalogue qui impose le respect du sabbat ? Le puritain respecte quant à lui le dimanche : « *he was very consciencious in observance of that day* [the Lord's day] [which he] *esteemed a divine ordinance* » (p. 3). Pas question de boire à l'excès, de danser ou de s'amuser ce jour-là : « *Lawfull recreations he thought this day unseasonable, and unlawfull ones much more abominable* » (p. 3). Les puritains ne sont évidemment pas les seuls chrétiens dans l'histoire à tenter d'imposer une réforme des mœurs à une société réticente, ni même les seuls représentants d'un

---

l'anglais de la première modernité. Nous n'avons pas lardé le texte d'avertissements [« *sic* »] pour indiquer ce qui serait considéré comme une faute dans les états ultérieurs de la langue, ils seraient trop nombreux.

1. NB : dans ce qui suit et au cours des premiers chapitres surtout, les termes et expressions imprimés en caractère gras renvoient au **glossaire** placé en fin de volume où ils sont définis et expliqués. Nous invitons le lecteur à se référer à ces entrées et aux explications parfois substantielles qui y sont données.
2. *Ibid.*, p. 5. Le mouvement puritain savait être à l'occasion moins rigidement paternaliste et patriarcal, et ouvrir à des formes d'égalité au moins spirituelle aux femmes dans certaines limites, comme on le verra plus loin dans ce volume. Voir également sur cette question, entre autres, la mise au point de Ann Hughes, « Puritanism and Gender », dans John Coffey et Paul H. Lim (dir.), *The Cambridge Companion to Puritanism*, p. 294-308 ; et aussi le chapitre sur la religion, même s'il n'est pas consacré qu'aux puritaines, dans Jacqueline Eales, *Women in Early Modern England 1500-1700*, Londres, UCL Press, 1998, p. 86-97.
3. « *By puritans, I meane practising Protestants ; such men, who daily read the Scriptures, pray with their families, teach them the way to heaven* […] *spend the Lords daies holily in hearing Gods word, prayer, meditation, conference, singing of Psalmes, meditation of the creatures* [and] *frame their lives according to Gods will revealed in his Word*. » (Joseph Bentham (I.B.), *The Saints Society*, Londres, 1636, p. 29.)

sabbatarianisme strict, mais ils se distinguent en Angleterre par un zèle éradicateur particulier qui a parfois été qualifié de tentative de « révolution culturelle », comme le rappellera la contribution de Luc Borot dans ce volume.

Cette entreprise moralisatrice n'a bien entendu pas été toujours populaire auprès de leurs concitoyens, mais l'opposition au programme de réforme puritaine des mœurs pouvait à l'occasion renforcer plutôt qu'affaiblir la détermination des *godly*. Alexandra Walsham a ainsi souligné à quel point « *a sense of being despised and hated by the impious and the unregenerate was a vital element in Puritan identity* » et elle parle même à ce sujet « *d'apartheid auto-imposé*[1] ». Si localement la ségrégation et le conflit entre *godly* et *ungodly* pouvaient être violemment vécus, cela n'était cependant pas le cas partout, et certains puritains savaient construire et préserver la paix sociale en faisant quelques compromis. Au moins sur le plan du discours, Geree sait rassurer ses compatriotes par la modération exemplaire de son puritain idéal : « *yet he knew the liberty God gave him for needfull refreshing, which he did neither refuse nor abuse* » (p. 3). Le puritain n'est pas (pas encore) un *Teetotaller*, même si Geree a publié un pamphlet contre les toasts, « *that unchristian, yea unnaturall custome*[2] ».

La ligne de conduite que suit scrupuleusement le puritain n'a à ses propres yeux rien d'une **innovation** (un terme fortement marqué négativement, et surtout en matière religieuse), elle est encore moins l'effet d'une décision humaine, c'est la voie de Dieu révélée dans la **bible**, qu'il lit désormais en anglais (souvent dans la version dite de Genève de 1560, mais il ne dédaigne pas toujours la version de 1611 dite « du roi Jacques »), et dont l'autorité pour ce protestant réformé est à peu près absolue. C'est cet ancrage dans la Parole de Dieu qui permet au puritain de Geree d'être un phare, un cap, un roc doctrinal dans la corruption de ce monde, « *immoveable in all times, so that they who in the midst of many opinions have lost the view of true religion, may return to him and there finde it*[3]. »

Une sourde inquiétude transpire pourtant à la lecture de ce texte, en dépit de la tentative résolue de sculpter le portrait du puritain dans le marbre biblique : Geree accumule en effet les références marginales à la parole de Dieu[4]. Ce « puritain éternel » est-il donc vraiment un monument « plus durable que l'airain » ? N'est-il

1. Alexandra Walsham, « *The Godly and Popular Culture* », dans John Coffey et Paul H. Lim (dir.). *The Cambridge Companion to Puritanism*, *op. cit.*, p. 290 ; « *a self-imposed apartheid* » (*Ibid.*, p. 278).
2. John Geree, *Theiopharmakon. A divine potion to preserve spirituall health, by the cure of unnaturall health-drinking. Or An exercise wherein the evill of health-drinking is by clear and solid arguments convinced*, Londres, 1648, sig. A2.
3. Geree, *Character of A Puritane*, *op. cit.*, p. 6.
4. On trouve en effet dans les marges du pamphlet, comme c'était la norme particulièrement dans le clergé puritain, des dizaines de références aux Écritures sacrées, presque une pour chaque mot. Il n'y a de manière ostensible aucune référence faite à un autre livre, et cela est assez caractéristique de l'écriture puritaine à ses moments les plus ascétiques.

pas au contraire au moment même où Geree écrit ces lignes comparable à une statue de sel ou de sable, tout prêt de se dissoudre dans le bain acide des années 1640 en Angleterre ?

John Geree (1599-1649) est un homme en colère, mais aussi un homme inquiet, et il a toutes les raisons d'être l'un et l'autre, comme on le verra par la suite[1]. Éduqué à l'université d'Oxford sous le règne de Jacques Ier, il a comme tant d'autres *clergymen* du temps sucé le lait du puritanisme dans son environnement académique, familial (son frère aîné Stephen était lui aussi un pasteur aux sympathies puritaines) ou social immédiat. Devenu recteur de Tewkesbury dans le Gloucestershire, sa position au sein de l'Église d'Angleterre n'empêchait pas sa liberté de penser que l'Église certes protestante issue d'une **Réforme** anglaise au parcours torturé (qu'Aude de Mézerac-Zanetti et Isabelle Fernandes retracent au début de ce volume) demeurait insuffisamment réformée, arrêtée au milieu du gué par de puissantes oppositions à la cour, dans l'**Église** et dans la société, mais peut-être d'abord par la mauvaise volonté ou la défiance des monarques successifs. Selon ces protestants avancés, il y avait dans cette Église à demi-réformée seulement tant de vestiges abominables qui demeuraient du **catholicisme** médiéval, le « **papisme** » (*popery*) comme Geree le disait de manière insultante avec ses contemporains. Il y avait tant de compromissions avec les « traditions des hommes », voire avec les innovations du diable et de l'**Antéchrist**, et tout cela, alors que Dieu avait selon les puritains clairement révélé la voie dans la bible, et par l'exemple pur et sans tache de l'Église primitive, celle des premiers temps encore incorrompus.

Geree et les générations de puritains qui l'avaient précédé depuis le long règne d'Élisabeth Ire (1558-1603) avaient dans leur immense majorité souffert de ces imperfections, demeurant malgré tout dans l'Église officielle, une Église d'Angleterre affranchie de la tutelle papale depuis l'Acte de suprématie de 1534. Ils espéraient encore pouvoir la réformer de l'intérieur, à l'exception de quelques brebis sœurs égarées dans la voie à leurs yeux sans issue du **séparatisme**. Ces hommes et ces femmes n'avaient cependant pas souffert en silence : la contestation puritaine avait été parfois véhémente et très vocale, du contexte local de la paroisse et du comté jusqu'au cœur du pouvoir, au parlement et à la cour.

Un des plus grands procès faits dès le départ à l'Église établie dans sa version élisabéthaine était l'absence d'un authentique *preaching ministry*. Tant de pasteurs étaient soit mal instruits ou peu doués, soit paresseux et immoraux, quand ils n'étaient

1. Pour les éléments biographiques qui suivent concernant Geree et des références plus complètes, voir l'entrée « Geree, John (1599/1600-1649) » de l'*Oxford Dictionary of National Biography* rédigée par Kenneth Gibson (2004, révisé en 2008).

pas tout simplement absents pour cause de non-résidence[1]. Il s'agissait de remplacer ces « *dumb dogs that cannot bark* » par de véritables chiens du Christ, sachant aboyer en chaire, mais surtout « réveiller les consciences » comme le dit Geree (« *he would have mens consciences awakened*[2] »). Le clergé puritain savait dénoncer en chaire le défaut de chaire, avec l'éloquence toute réformée mais très efficace du « *plain style* », loin des « *vain flourishes of wit*[3] » qu'ils dénonçaient comme sentant trop l'artifice et l'orgueil humains, avec leurs citations sans fin de l'antiquité païenne, latine ou grecque – même si tous les prédicateurs puritains ne suivaient pas toujours ce vœu de chasteté rhétorique. Il faut prêcher, prêcher, et prêcher encore la bible, ne pas se contenter de la lire passivement comme le faisaient les *reading ministers*, mais bien appliquer, exposer et faire vivre la Parole du Seigneur, jusqu'à remuer et soulever le fond de l'âme. La **prédication** puritaine se devait d'être puissante, « *powerful* », « *painful* » aussi[4], et celle de Geree l'était à l'évidence : il avait été accusé devant la plus haute cour ecclésiastique du royaume du suicide d'un de ses marguillers (*churchwarden*), qui s'était jeté dans un puits après avoir, dit-on, entendu ses **sermons**. Certains en effet ne supportaient pas le miroir que la prédication de la Parole leur tendait, pour la plus grande gloire de Dieu (selon les puritains), ou plutôt en favorisant la mélancolie et le désespoir religieux, selon leurs adversaires.

Une des marques distinctives du puritain décrit par Geree est sa faim insatiable pour cette prédication (en raison, on l'a vu, de son prodigieux « appétit spirituel »). Geree l'avoue avec candeur : cette faim est telle que s'ils ne sont pas rassasiés par leur cantine spirituelle dans le cadre paroissial de l'Église établie, les puritains n'hésitent pas à aller voir ailleurs, dans une paroisse voisine ou parfois lointaine, voire dans un cadre privé qui permet la « répétition » du sermon (en famille par exemple). Et ils se déplacent souvent en groupe (c'est la célèbre pratique du « *sermon gadding* »), entretenant la rumeur de leur déloyauté envers l'Église officielle, et l'accusation d'être par leurs pratiques quasi conventiculaires comme une Église souterraine au sein de l'Église elle-même (une *ecclesiola in ecclesia*). Les célèbres ***prophesyings***, séances de prédication en commun au cours de rassemblements de clercs ouverts aux laïcs démultipliaient la possibilité d'entendre prêcher la parole, matin et soir (comme le dit

1. L'Église d'Angleterre admettant pour longtemps encore, au grand scandale de nombreux puritains, la pluralité, c'est-à-dire le fait de détenir plusieurs positions officielles dans l'Église dans des lieux différents et parfois très distants, ainsi que la non-résidence sur le lieu d'exercice des *incumbents*. C'était un instrument flexible permettant d'accorder des moyens de subsistance supplémentaires à certains membres du clergé.
2. Geree, *op. cit.*, p. 2.
3. *Ibid.*, p. 2.
4. « *painful* » est un mot important, souvent répété, qui fait allusion à l'effet produit mais qui veut dire aussi : « *painstaking* », c'est-à-dire qu'il renvoie au prédicateur qui se soucie vraiment de produire l'effet évangélique au prix d'un effort important (notamment de préparation du sermon en amont). Rien n'est gratuit pour les puritains, sinon la grâce de Dieu.

Geree : « *an afternoon Sermon did relish him as well as one in the morning* »), chaque jour donc, et plus seulement le dimanche ou dans les grandes occasions. Quand les prédicateurs puritains ne trouvaient pas de cure ou d'autre poste officiel, des laïcs puissants pouvaient fonder des ***lectureships*** qui leur permettaient de se consacrer à la prédication. On conçoit que cette occupation du terrain vocal, surtout si la prédication puritaine rencontrait le succès, pouvait incommoder les sensibilités des ministres voisins, et susciter leur jalousie professionnelle autant que leur vindicte idéologique. Peter Lake a ainsi bien décrit la rage envieuse du ministre conformiste de Shrewsbury Peter Studley, en butte au succès de la prédication « sauvage » du puritain Julines Herring. Il parvint finalement, mais non sans mal, à l'évincer avec l'aide active de l'archevêque de Cantorbéry William Laud (« *I will pickle that herring* », s'en serait vanté ce dernier)[1].

Un tel mépris potentiellement récurrent envers le ministre désigné et installé par l'Église établie se redoublait d'une méfiance à l'égard des autorités ecclésiastiques, mais aussi politiques même les plus hautes, dès lors qu'elles ne manifestaient pas de sympathie pour les revendications des *godly*. Telle est la racine de leur **non-conformisme** (les puritains étant de fait identifiés par Geree à des « non-conformistes » dès le titre du pamphlet), c'est-à-dire qu'ils ne se conforment pas, ou pas entièrement, à ce que les autorités leur prescrivent en matière religieuse. Geree y insiste : même s'il cite bien le lieu **scripturaire** traditionnel de l'épître aux Romains de Saint Paul (Romains 13) qui commande à tout chrétien d'obéir aux « *powers that be* », quels qu'ils soient donc, « *for conscience sake* », il l'encadre aussitôt de conditions. L'autorité sera obéie, si et seulement si elle reste dans les bornes de ses fonctions (« *he reverenced Authoritie keeping within its sphaere* »). Et Dieu, non l'autorité, sera juge de la « sphère » en question. Le puritain, comme tout chrétien devrait le faire s'il comprend bien son devoir, doit naturellement faire passer Dieu avant les hommes, « *above all* ».

Une telle obéissance conditionnelle est déjà par elle-même potentiellement lourde de menaces, et l'on comprend que les autorités, dès la reine Élisabeth I^re^, s'en soient singulièrement méfiées, associant à tort ou à raison puritanisme et esprit de rébellion. À raison évidemment pour les *Cavaliers* royalistes de la guerre civile en 1646, au moment où Geree publie *An Old Puritane*, et combien plus encore après l'exécution du roi Charles I^er^ sous Cromwell en 1649 : le puritanisme, pensent-ils (et cette mémoire sera longue) est la cause des troubles qui ont déchiré le royaume. Les puritains n'ont-ils pas prouvé leur nature séditieuse et factieuse qui était selon eux (et selon un grand nombre d'historiens passés) en germe dès l'agitation presbytérienne élisabéthaine, culminant à la fin du siècle dans un torrent d'insultes ordurières, les

1. Voir Peter Lake, « Puritanism, Arminianism, and a Shropshire Axe Murder », *Midland History* 12, 1989, passim.

pamphlets de Martin Mar-prelate ? Jacques Ier avait donc bien raison, toujours selon ce point de vue, de s'exclamer lors de la conférence de Hampton Court en janvier 1604 que le puritanisme, au moins sous sa forme presbytérienne, « *as well agreeth with a monarchy as God and the devil*. » Et de lancer à la tête de ces presbytériens qui refusaient la hiérarchie épiscopale et archiépiscopale, et parfois jusqu'à la fonction d'évêque, la célèbre formule : « *no bishop, no king* ». N'avait-il pas déjà dénoncé dans son *Basilikon Doron*, le testament politique qu'il destinait à son fils aîné Henry trop tôt disparu, et qui synthétisait son expérience politique face aux presbytériens écossais, ce qu'il appelait « *the humor of these puritanes, and rash-headie preachers, who think it their honor to contend with Kings, and perturbe whole kingdomes* […] *when they contemne the law and sovereigne authoritie*[1] » ? Combien plus aurait-il été conforté dans sa juste défiance s'il avait appris ce que des puritains feraient subir à son propre fils près d'un demi-siècle plus tard, mettant les trois royaumes à feu et à sang par la même occasion.

Nul ne sera surpris d'apprendre que Geree ne partage en rien cette analyse, et même qu'il la retourne entièrement. Le « puritain à l'ancienne » n'est pas selon lui un monarchomaque (encore moins un régicide), c'est un homme d'ordre dans l'Église comme dans la société politique, un bon et loyal sujet de sa Majesté, à condition bien sûr que le roi (ou la reine) ne lui commande pas de désobéir à Dieu, comme on l'a vu. Ce sont donc bien les autorités tyranniques ou novatrices qui sont en dernière analyse selon lui responsables de l'existence des non-conformistes, non l'inverse, et un certain nombre d'historiens, certes différents des précédents, tendraient à avaliser cette version-là des faits.

C'est là une des raisons de sa colère : Geree a dans sa propre vie de pasteur souffert de la persécution aux mains des autorités, victime comme nombre de ministres puritains d'une Église devenue la proie de l'évêque de Londres puis archevêque de Cantorbéry William Laud et de ses alliés « **arminiens** » [voir les contributions de Rémy Bethmont et de Frédéric Herrmann dans ce volume]. En 1631, Geree est convoqué devant la *Court of High Commission*, la plus haute juridiction ecclésiastique en Angleterre, afin de rendre compte de son non-conformisme. En 1634, l'évêque du diocèse de Gloucester Geoffrey Goodman le suspend de ses fonctions (le privant accessoirement de tout revenu) ; Geree ne retrouvera finalement son poste qu'en 1641, par décision du *Committee for Plundered Ministers* du Long Parlement. De telles mesures disciplinaires, vécues comme autant de persécutions contre le clergé puritain ou de sympathies puritaines exerçant au sein de l'Église d'Angleterre, avaient été

1. Jacques Ier, *Basilikon Doron*, dans *The Political Works of James VI and I*, Ian McIllwain (éd.), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1918, p. 7. Jacques Ier insiste sur la bellicosité et l'intransigeance des puritains : « *Let King, People, Law and all be trode under foote. Such holy warres are to be preferred to an ungodly peace; no in such cases are christian Princes not only to be resisted unto, but not to be prayed for* […] *and it is revealed to their consciences, that God will heare no prayer for such a Prince.* » (*Ibid.*, p. 7)

mises en place avec plus au moins d'intensité au cours de différentes périodes depuis le règne d'Élisabeth, même si elles étaient souvent atténuées ou contrecarrées par leurs alliés dans l'Église, dans la noblesse et la *gentry*.

On comprend donc pourquoi Geree aurait été révolté de lire ce qu'allaient écrire (bien plus tard) certains historiens sur lui et ses semblables : les puritains auraient ainsi été des boutefeux rétifs à toute autorité, des radicaux sans limites, des *révolutionnaires* enfin. Geree n'y aurait pas cru, et de fait de nombreux puritains des années de trouble (les décennies 1640 et 1650) ont désapprouvé les excès de certains de leurs frères. Ces puritains-là ont été, comme nombre d'Anglais contemporains des événements, littéralement frappés par le tonnerre à l'annonce de l'exécution de Charles I^er^ en 1649. Richard Baxter, une des figures les plus éminentes (mais aussi polémiques) du puritanisme de la seconde moitié du XVII^e^ siècle, nous indique d'ailleurs que Geree, qui s'opposait aux menées de Cromwell et de l'armée, était mort en apprenant la nouvelle du régicide.

Le portrait du « *old English puritane* » ne prend tout son sens que sur le fond du déchirement d'une identité puritaine présentée par Geree comme immuable et monolithique, mythiquement projetée dans un passé relativement récent. Ce n'est plus seulement contre les *evil counsellors* du roi et contre les évêques du diable que Geree écrit, mais bien contre ceux qui étaient jusqu'à il y a peu ses propres frères en religion. Ainsi, le pamphlet se termine en évoquant celui qu'il appelait ailleurs son « vieil ami » (« *ancient friend* ») et condisciple à Oxford John Tombes. Tombes, comme d'autres membres du parti puritain, avait commencé à errer jusqu'à reprendre certains arguments des **anabaptistes** contre le baptême des enfants, contribuant ainsi à la naissance d'un courant **baptiste** d'origine puritaine (dont John Bunyan est sans doute le plus illustre représentant). C'est bien contre Tombes et ses semblables, de plus en plus nombreux, certains plus radicaux encore, que Geree s'est vu contraint d'écrire *The Character of an old English Puritane*, et il le dit explicitement : « *some extravagants there be in all professions, but we are to judge of a profession by the rule they hold forth, and that carriage of the professors, which is generall and ordinary* » (p. 6). Au début des années 1640, la campagne presque séculaire pour achever enfin la réforme en Angleterre n'a jamais semblé si proche d'aboutir : pour la première fois, un « parti puritain » grossi par d'autres mécontents semble être en position d'imposer sa volonté dans l'Église et dans l'État, mais le danger majeur qui les guette vient peut-être alors des puritains eux-mêmes[1]. Le spectre hideux qu'il faut conjurer

1. Comme l'explique non sans humour Michael Winship dans son histoire récente du puritanisme, « *for the first time since the Reformation started, the puritans had more guns at their disposal than their opponents, and Laud and Charles finally had genuine reason to be alarmed at puritanism. So too, if they only knew it, did puritans.* » (Michael Winship, *Hot Protestants, A History of Puritanism in England and America*, New Haven, Yale University Press, 2018, p. 113)